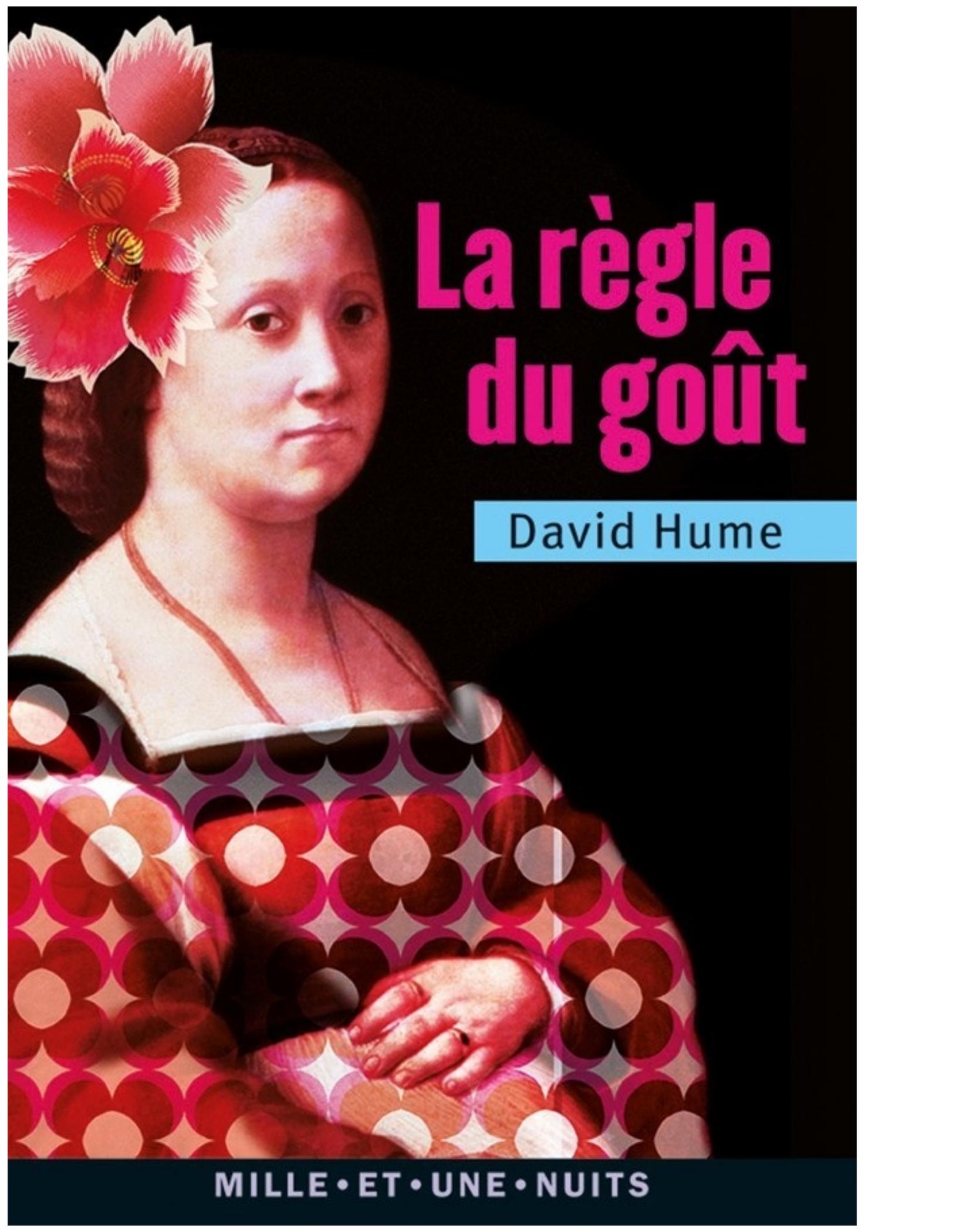




La règle du goût

David Hume

MILLE • ET • UNE • NUITS



La règle du goût

David Hume

MILLE • ET • UNE • NUITS

DAVID HUME

La Règle du goût

Traduction anonyme
révisée par

Christophe Salaün

Édition établie, annotée et postfacée par

Christophe Salaün

Couverture de
Olivier Fontvieille

ÉDITIONS MILLE ET UNE NUITS



La présente édition reprend deux essais : « La délicatesse du Goût et la vivacité des Passions », paru dans *Essais moraux et politiques* de David Hume, en 1764 chez J. H. Schneider, à Amsterdam (tome I, seconde édition, pp. 1-9), et « Dissertation sur la Règle du Goût », publié chez le même éditeur en 1759 dans l'ouvrage intitulé *Dissertations sur les Passions, sur la Tragédie, sur la Règle du Goût*, dans le volume intitulé *Œuvres philosophiques* (tome IV, pp. 92-155).

Les textes originaux (« Of the Delicacy of Taste and Passion », in *Essays Moral and Political*, sans nom d'auteur, Edimbourg, Alexander Kincaid, pp. 15-22 et « On the Standard of Taste, Dissertation IV », Andrew Millar, pp. 217-256) ont paru pour la première fois en anglais respectivement en 1741 et en 1757.

L'orthographe a été modernisée.

Pour Eliza. Au goût si délicat.

Notre adresse Internet : www.1001nuits.com

© Mille et une nuits, département de la Librairie Arthème Fayard,
octobre 2012 pour la présente édition.

ISBN : 978-2-755-50516-0

Table des matières

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de Copyright](#)

[Table des matières](#)

[David Hume](#)

[La Règle du goût](#)

[La délicatesse du goût et la vivacité des passions](#)

[Dissertation sur la règle du goût](#)

[Christophe Salain](#)

[La mort du Beau et la naissance de l'esthétique](#)

[David Hume](#)

[Ma vie](#)

[Repères bibliographiques](#)

DAVID HUME

La Règle du goût

La délicatesse du goût et la vivacité des passions

Il y a des personnes qui ont les *passions* extrêmement *vives*. Sensibles à l'excès à tous les accidents de la vie, si la moindre prospérité leur cause une joie immodérée, la plus légère traverse les accable et les désespère : un bon accueil, un petit service suffisent pour vous concilier leur amitié ; mais une ombre d'injustice excite leur ressentiment : les honneurs et les marques de distinction leur causent des transports qui passent toute imagination, mais le mépris ne les afflige pas moins vivement. Il n'y a point de doute que le plaisir et la douleur ne fassent sur les personnes de cette humeur de plus fortes impressions que sur les tempéraments froids et flegmatiques ; je crois cependant qu'il n'y a personne qui ne préférât ce dernier caractère, si le choix était en son pouvoir. Nous ne sommes guère les maîtres de notre destinée, et c'est sur les esprits sensibles que le malheur frappe ses plus rudes coups : il s'empare de toutes leurs facultés, il émousse jusques au goût pour ces biens communs, dont la jouissance bien réglée fait la partie la plus essentielle du bonheur. Comme les plaisirs vifs sont de beaucoup plus rares que les grandes peines, les esprits sensibles en ont d'autant plus d'épreuves à soutenir. Pour ne pas dire que les fortes passions nous font commettre des imprudences et des indiscretions, et faire de fausses démarches qu'il est souvent impossible de redresser.

Il y a une *délicatesse de goût* qui ressemble beaucoup à cette *vivacité des passions*, et qui nous rend sensibles à la beauté et à la laideur, comme l'autre à la prospérité et à l'adversité, aux bons offices et aux injures. Que l'on présente à un homme de goût un poème ou un tableau, il sentira, pour ainsi dire, dans chaque partie de cet ouvrage, si les coups de maître qu'il y remarque le ravissent et le transportent ; rien n'égalé le désagrément et le dégoût que lui causent les endroits négligés ou mal traités : si une conversation assaisonnée de raison et de politesse est pour lui le plus grand des plaisirs, les grossièretés et les impertinences sont pour lui le plus rude des supplices. En un mot, la délicatesse du goût et la vivacité des passions produisent les mêmes effets, elles élargissent toutes deux la sphère des biens et des maux, et nous donnent toutes deux des peines et des plaisirs inconnus au reste des hommes.

Cependant, malgré cette ressemblance, je crois que l'on conviendra généralement que la délicatesse du goût est une chose très désirable et qui mérite d'être cultivée ; au lieu qu'un homme qui a les passions vives est à plaindre, et doit faire des efforts pour les adoucir. Les biens et les maux de la vie ne sont guère en notre disposition ; mais nous pouvons choisir nos lectures, nos récréations, nos sociétés. Les philosophes qui ont voulu rendre le bonheur tout à fait indépendant des choses de dehors ont tenté l'impossible ; cependant tout homme sage doit tâcher de trouver son bonheur dans des objets qu'il a le pouvoir de se procurer ; et la délicatesse du goût lui en fournit les plus sûrs moyens. Ceux qui ont le talent de sentir le beau sont plus heureux, par ce sentiment, qu'ils ne pourraient l'être en satisfaisant leurs appétits : une belle poésie, un raisonnement bien conduit a pour eux des attraits que n'ont point tous les plaisirs dont le luxe le plus prodigue pourrait les enivrer.

Il serait difficile de déterminer quelle est, dans la constitution primitive de l'esprit, la liaison entre la délicatesse du goût et la vivacité des passions ; mais il me paraît qu'il y en a une très étroite. Les femmes, qui ont les passions plus vives que nous, ont aussi plus de goût pour tout ce qui sert à embellir : c'est à elles à juger d'un habit et d'un équipage, et à régler les bienséances : ces sortes de beautés font plus d'impression sur elles que sur nous ; et si l'on réussit à flatter leur goût, on est sûr de leur plaire.

Mais quoi qu'il en soit de cette liaison, je suis persuadé que rien n'est si propre à réprimer l'effervescence des passions que la culture du goût – je dis de ce goût fin et sublime, qui nous met en état d'apprécier le caractère des hommes, les ouvrages de génie, et les productions des beaux-arts. Le goût pour ces beautés communes qui frappent les sens est toujours proportionné aux degrés de sensibilité du tempérament, au lieu que dans les sciences et dans les arts libéraux la délicatesse du goût n'est en effet autre chose que la force du bon sens, ou du moins en est inséparable. Pour juger d'un ouvrage de génie, il y a tant de vues à combiner, tant de circonstances à confronter, il faut une si profonde connaissance de la nature humaine, qu'à moins d'avoir un entendement bien exquis, on ne fera jamais rien de passable dans ce genre. Et c'est une nouvelle raison pour nous engager à cultiver les beaux-arts. Notre jugement se fortifiera par cet exercice : nous nous formerons des idées plus justes de la vie humaine ; plusieurs choses qui contristent ou réjouissent les autres nous paraîtront trop frivoles pour y faire attention, et nous perdrons peu à peu cette excessive sensibilité, cette grande vivacité qui nous est si fort à charge.

Mais peut-être ai-je été trop loin en disant que le goût des beaux-arts éteint les passions, et nous donne de l'indifférence pour ces objets qui sont si fort recherchés des autres hommes. En y réfléchissant plus mûrement, je trouve que ce goût augmente plutôt notre sensibilité pour les passions douces et agréables, et qu'il n'étouffe que les passions grossières et féroces.

...Ingenuas didicisse fideliter artes,

Emollit mores, nec finit esse feros¹.

À cela, je conçois deux raisons très naturelles.

Premièrement, rien n'est plus propre à adoucir l'humeur que l'étude des beautés, soit de la poésie, soit de l'éloquence, soit de la musique, soit de la peinture : cette étude donne au sentiment une certaine élégance que sans elle personne ne saurait acquérir ; ces arts excitent de douces et de tendres émotions ; ils retirent l'esprit du trouble des affaires, lui inspirent le désintéressement, répandent des charmes sur la méditation, nous font aimer la vie tranquille, et nous plongent dans cette douce mélancolie, qui de toutes les dispositions d'esprit est la plus favorable à la naissance de l'amour et de l'amitié.

En *second* lieu, la délicatesse du goût contribue à l'amour et à l'amitié, en bornant notre commerce à un nombre choisi de personnes, et en nous rendant indifférents pour les grandes sociétés. Rarement les gens du monde, quelque esprit qu'ils aient, sont en état de discerner les caractères et de remarquer ces différences fines, ces gradations imperceptibles qui rendent un homme si préférable à un autre homme : le premier venu, pourvu qu'il ait du sens commun, leur suffit ; ils lui parlent de leurs plaisirs et de leurs affaires avec la même franchise qu'ils en parleraient à tout autre ; ils le quittent avec la même légèreté, et trouvant d'abord de quoi le remplacer, ils ne s'aperçoivent pas de son absence. Mais, pour me servir des expressions d'un célèbre Français, le jugement ressemble à une horloge : « Les horloges les plus communes et les plus grossières marquent les heures ; il n'y a que celles qui sont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes². » Un homme qui a bien digéré ses connaissances acquises dans la lecture et dans le monde ne se plaît que dans une petite société choisie : il sent trop combien le reste des hommes répond peu aux idées qu'il s'en était formées. Ainsi, ses affections étant compassées dans un espace plus étroit, faut-il s'étonner qu'elles agissent plus fortement que si elles étaient plus générales et plus répandues ? Souvent la bonne humeur d'un compagnon de table inspirera pour lui une solide amitié, et des ardeurs d'une bouillante jeunesse naîtra une belle passion.

¹- Ovide, *Pontique*, livre II, lettre IX : « L'étude assidue des beaux-arts adoucit les mœurs et en corrige la rudesse. »

²- Cf. Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, « Sixième soir » (NdA). L'ouvrage est publié en 1686 à Paris, chez la veuve Blageart.

Dissertation sur la règle du goût

Il n'y a personne qui ne sache par expérience que les goûts sont différents, aussi bien que les opinions : il ne faut ni de grandes lumières, ni un grand usage du monde pour s'apercevoir de cette différence ; il n'y a point d'esprit si borné qui ne la remarque dans le cercle étroit de ses liaisons ; car elle se fait déjà sentir entre des hommes qui vivent sous le même gouvernement, et qui dès leur tendre enfance ont été imbus des mêmes préjugés. Ceux qui sont en état d'étendre la vue jusqu'aux temps passés et aux nations reculées sont encore bien plus frappés de ce contraste. Nous donnons le nom de *barbare* à tout ce qui s'éloigne de notre goût et de notre façon de penser ; mais on nous le renvoie : il n'y a point d'esprit si suffisant qu'une suffisance égale à la sienne ne puisse démonter, et qui en voyant tant de sentiments opposés les uns aux autres ne pense au moins quelquefois que le tort pourrait bien être de son côté.

Si cette variété des goûts se fait déjà remarquer aux esprits qui ne sont pas des plus clairvoyants, celui qui se donne la peine de l'approfondir la trouvera encore bien plus grande et bien plus réelle qu'elle ne le paraît. Dans les discussions sur la beauté et la laideur, il arrive souvent que l'on se serve des mêmes expressions générales sans être du même sentiment. Il y a dans chaque langue certains termes d'approbation et de blâme dont tous ceux qui la parlent doivent se servir dans le même sens. S'agit-il de savoir en quoi consiste la beauté d'une composition ? Tout le monde s'accorde à louer l'élégance, l'usage des mots propres, la simplicité du style et les pensées spirituelles ; les phrases ampoulées, l'affectation, la froideur et le faux brillant sont généralement blâmés. En vient-on aux détails ? Cette uniformité apparente s'évanouit, il se trouve qu'on n'avait pas attaché la même signification aux mêmes termes. Dans les matières de science, et dans toutes celles qui sont du ressort de l'opinion, c'est précisément le contraire, le fond de la controverse est plutôt dans les propositions générales que les particulières, et la différence est le plus souvent imaginaire, aussitôt qu'on s'explique la dispute finit, et l'on s'étonne que l'on ait pu se quereller sur des sujets sur lesquels on pensait la même chose.

Ceux qui placent le fondement de la morale dans le sentiment, plutôt que dans la raison, y appliquent la première des observations que nous venons de faire ; ils croient que sur toutes les questions qui regardent la conduite et les mœurs les hommes sont en effet plus partagés qu'ils ne le paraissent. Il est vrai que les écrivains de tous les temps et de toutes les nations s'accordent à faire l'éloge de la justice, de l'humanité, de la grandeur d'âme, de la prudence et de l'attachement à la vérité ; les poètes et les auteurs agréables ne font ici point exception : depuis Homère jusqu'à Fénelon¹, ils débitent tous les mêmes maximes, ils recommandent tous les mêmes vertus ; et leur blâme tombe sur les mêmes vices. On attribue, pour l'ordinaire, ce consentement universel à la raison qui dicte les mêmes préceptes à tous les hommes, et prévient toutes ces disputes auxquelles les sciences abstraites sont si exposées. Cette explication est satisfaisante en tant que ce consentement a lieu en effet ; mais il faut convenir aussi qu'il n'existe souvent qu'en apparence, et que le langage nous fait illusion. Dans toutes les langues une idée honorable est attachée au mot de *vertu*, et ses synonymes, et une idée de blâme à celui de *vice* : on ne saurait, sans une impropriété révoltante, joindre la notion de reproche à un terme que l'usage autorise à signifier une louange, ni prendre, ou employer comme une louange, une expression que l'idiome a destiné pour dénoter un reproche. Quand Homère débite des préceptes généraux, tout le monde tombe d'accord sur leur vérité ; il n'en est pas de même lorsqu'il peint des mœurs personnelles : il y a dans le courage d'Achille une férocité, dans la prudence d'Ulysse une duplicité qu'assurément Fénelon n'aurait jamais attribuées à ses

héros. Le sage Ulysse du poète grec est un menteur de profession, et d'inclination, qui souvent ne ment que pour mentir, au lieu que dans le poème français son fils pousse le scrupule jusqu'à subir les plus grands périls plutôt que de se départir de la plus exacte vérité.

Les partisans et les admirateurs de l'Alcoran² font sonner bien haut l'excellence de la morale répandue dans cette barbare production ; mais il faut croire que les mots arabes qui sont rendus en français par équité, justice, tempérance, douceur, charité sont de nature à être toujours employés dans un bon sens : c'eût été trahir son ignorance que de les traduire autrement, et c'eût été une faute grossière, non contre les mœurs, mais contre la langue, que de leur associer des épithètes qui n'eussent pas exprimé une approbation. Voulez-vous savoir si les principes du prétendu prophète ont été justes et conformes à la saine morale ? Suivez-le dans sa narration. Vous le verrez décorer des plus grands éloges des traits d'inhumanité, de trahison, de cruauté, de vengeance et de bigoterie qui ne sauraient être tolérés dans aucune société, pour peu qu'elle soit policée : point de règle fixe de droit ; si une action est louée ou blâmée, ce n'est qu'autant qu'elle est favorable ou contraire aux intérêts des vrais croyants.

En vérité, c'est un mérite bien mince que celui de débiter des lois générales de la science des mœurs. Quelle vertu me recommanderez-vous qui ne porte déjà sa recommandation avec elle dans le mot même qui sert à la désigner ? Celui qui inventa le terme de *charité*, et s'en servit le premier pour dénoter une chose louable, prêcha avec plus de clarté et de force le précepte qui dit *sois charitable* que ne peut le faire un législateur ou un prophète. De toutes les expressions celles qui outre leur sens propre marquent encore un certain degré de louange ou de blâme sont les moins sujettes à êtres perverties ou malentendues.

Il est bien naturel de chercher une *règle du goût*, je dis une règle au moyen de laquelle nous puissions concilier les divers sentiments des hommes, ou du moins décider entre ces sentiments, et savoir lequel il faut admettre, lequel il faut condamner.

Il est une philosophie qui nous ôte toute espérance de réussir dans cette recherche, et qui range la règle du goût dans la classe des découvertes impossibles. Il y a une énorme différence, vous diront ces philosophes, entre le jugement et la sensation : toute sensation est telle qu'elle doit être ; ne se rapportant qu'à elle-même, elle a toujours la réalité que nous y percevons. Il n'en est pas de même des déterminations de l'entendement, il s'en faut bien qu'elles ne soient toutes ce qu'elles devraient être ; comme elles sont relatives aux choses du dehors, je veux dire à des choses réelles, à des choses de fait, il arrive souvent qu'elles ne répondent pas à leur archétype. De mille opinions différentes que l'on forme sur le même sujet, il ne peut y en avoir qu'une qui soit vraie, la difficulté c'est de la trouver ; mais quand un même objet exciterait mille sensations diverses, elles seraient toutes exactement ce qu'il faudrait qu'elles fussent : la sensation ne représente jamais ce qui existe réellement dans l'objet ; elle ne marque qu'un rapport entre l'objet et nos organes ou nos facultés ; et ce rapport a indubitablement lieu, puisque s'il n'avait pas lieu la sensation n'existerait pas. La beauté n'est pas une qualité inhérente dans les choses ; elle n'est que dans l'âme qui les contemple ; et chaque âme voit une beauté différente ; il se peut même que ce que l'un trouve beau, l'autre le trouve laid ; et à cet égard nous devons tous nous en tenir à notre façon de sentir, sans prétendre que les autres sentent comme nous. Il n'est pas plus raisonnable de chercher la beauté ou la laideur réelle que de chercher le doux ou l'amer réel : le même objet peut être doux et amer suivant la disposition des organes ; et rien n'est plus vrai que le proverbe qui dit que l'on ne doit point disputer des goûts ; ce qu'il faut absolument entendre du goût spirituel, aussi bien que du corporel : ainsi, une fois au moins, le sens commun s'accorde avec la philosophie, et même avec la philosophie sceptique, avec laquelle il est si souvent en contraste.

Cependant, quoique cet axiome ait passé en proverbe, et semble par là avoir acquis la sanction du sens

commun, il y a certainement une espèce de sens commun qui lui est contraire, ou du moins qui le modifie et le restreint. Si quelqu'un, pour le génie et pour l'élégance, voulait égaler Ogilby³ à Milton⁴, ou Bunyan⁵ à Addison⁶, il passerait pour aussi extravagant que s'il voulait comparer une taupinière au Pic de Ténérife, ou un vivier à l'Océan : je ne nie pas qu'il ne puisse y avoir des lecteurs qui donnent la préférence aux premiers de ces écrivains, mais leur jugement n'est d'aucun poids, et nous n'hésitons pas un moment de le traiter d'absurde et de ridicule ; alors nous oublions tout à fait le principe de l'égalité naturelle des goûts ; nous n'admettons ce principe que lorsque les objets nous paraissent à peu près égaux ; mais lorsque la disproportion est si frappante, nous la regardons comme un paradoxe, ou plutôt comme une absurdité palpable.

Il est évident qu'aucune des lois que l'on observe dans la composition n'a pu être découverte en raisonnant *a priori* : ces lois ne sont point de ces conséquences abstraites que l'entendement tire des rapports éternels et immuables des idées ; leur fondement est le même que celui de toutes les sciences pratiques, l'expérience ; ce ne sont que des observations générales sur ce qui a plu dans tous les siècles et dans tous les pays. Plusieurs des beautés de la poésie, et même de l'éloquence, empruntent leur éclat de la fiction, de l'hyperbole, de la métaphore, de phrases détournées de leur signification naturelle. Gardez-vous bien de réprimer ces saillies de l'imagination, en réduisant chaque terme à la vérité et à l'exactitude qui règnent dans les livres des géomètres ; ce serait pécher contre les premiers préceptes de l'art critique, ces sortes d'ouvrages sont universellement sifflés comme maussades et insipides. Mais quoique la poésie ne puisse s'assujettir à la vérité rigoureuse, elle a pourtant ses règles, que le génie découvre, ou que l'observation enseigne. Si des écrivains qui les négligeaient ont su plaire, ce n'est pas à cause de leur négligence, c'est malgré elle ; ils la rachetaient par d'autres beautés, plus conformes aux règles de l'art, et qui donnant un plaisir supérieur au dégoût que les défauts pouvaient faire naître, les effaçaient pour ainsi dire, et les faisaient évanouir. Si l'Arioste nous charme, ce n'est ni par ses fables monstrueuses, et destituées de toute vraisemblance, ni par le mélange bizarre du style sérieux avec le style comique, ni par ses contes décousus, ni par ses perpétuelles interruptions ; c'est par la force et par la clarté du style, par la variété des images, par la peinture naturelle des passions, surtout des passions gaies, et de celle de l'amour : si les fautes où il tombe nous gâtent un peu le plaisir de cette lecture, elles ne sauraient le détruire. Mais ce plaisir dût-il résulter des parties de son poème que nous jugeons défectueuses, cela ne serait pas une objection contre la critique en général, mais seulement contre ces règles particulières qui nous feraient regarder comme vicieux ce qui ne l'est pas : si ces endroits nous plaisent, ils ne sauraient être vicieux ; ils ne le seraient pas même en supposant que la satisfaction qu'ils nous donnent fût tout à fait inattendue, et que l'on fût hors d'état de dire pourquoi ils plaisent.

Si je dis que toutes les règles générales sont fondées dans l'expérience et dans les observations qui ont été faites sur les sentiments communs aux hommes, et affectées à la nature humaine, ce n'est pas qu'il faille s'imaginer que le sentiment de tous les hommes doive, dans tous les cas, s'accorder avec les règles. Ces sortes d'émotions de l'esprit sont d'une nature bien subtile et bien délicate : pour les faire naître et agir avec facilité, avec précision et d'une manière conforme aux principes généraux, il faut un concours de plusieurs circonstances favorables ; le moindre obstacle au dehors, le moindre désordre au dedans, dérange ces petits ressorts et trouble le mouvement de la machine entière. Si nous voulions faire une expérience de ce genre ; si nous voulions, dis-je, éprouver, dans un cas particulier, le pouvoir qu'aurait sur nous la beauté ou la laideur, il faudrait avoir grand soin de choisir le temps et le lieu propre ; et de monter l'imagination sur un ton convenable : la parfaite sérénité d'esprit, le recueillement, l'attention ; si un seul de ces points nous manque, l'expérience est trompeuse, et nous ne portons que de faux jugements sur la Beauté universelle ; au moins la relation que la Nature a établie entre la forme des objets et le

sentiment devient plus obscure, et pour être discernée demande une discussion plus exacte : si nous en observons encore l'influence, ce n'est pas que chaque beau trait produise en nous un effet distinctement marqué ; nous sommes alors entraînés par l'admiration générale et constante, accordée à ces ouvrages, que nous voyons survivre aux caprices de la mode, et triompher de tous les efforts de l'ignorance et de l'envie.

Le même Homère qui charma, il y a deux mille ans, Athènes et Rome, est encore admiré à Londres et à Paris ; les changements de climat, de gouvernement, de religion et de langage n'ont pu ternir sa gloire. La cabale ou le préjugé peut, pendant un temps, mettre en vogue un mauvais poète, ou un mauvais orateur ; mais sa réputation ne sera ni universelle ni durable ; l'œil critique de la postérité, ou même de ses contemporains qui sont d'une autre nation, éclairera ses ouvrages ; aussitôt l'enchantement se dissipe ; ses défauts paraissent dans tout leur jour. Les productions du vrai génie ont un sort tout opposé : plus elles durent, plus elles sont répandues ; plus aussi elles sont sincèrement admirées. L'envie et la jalousie dominent dans les cercles étroits ; la familiarité même dans laquelle nous vivons avec un auteur peut diminuer l'estime que nous devons à ses ouvrages ; mais ces obstacles n'ont pas plutôt disparu que les beautés dont ces ouvrages brillent, beautés faites pour donner un plaisir immédiat, reprennent leur ascendant sur tous les esprits et le maintiennent dans tous les siècles.

Il paraît donc que malgré toutes les variations et tous les caprices du goût il y a des principes certains d'approbation et de blâme, dont un esprit curieux et attentif peut suivre les opérations. Certaines formes, certaines qualités sont faites pour plaire ou pour déplaire, en vertu de leur nature et de ce qui les constitue ; s'il arrive qu'elles manquent leur effet, cela ne vient que de l'imperfection de l'organe qui en reçoit l'impression : un homme qui a la fièvre ne prétendra pas que pour juger des saveurs on s'en rapporte à son palais ; celui qui a la jaunisse ne s'arrogera point de décider des couleurs. Il y a, pour toutes les créatures, un état de santé et un état malade, et la règle du goût ne regarde que le premier. Le consentement unanime des hommes dont les organes sont en bon état nous fournit l'idée de la beauté parfaite et universelle : c'est ainsi que nous nommons la vraie couleur, ou la couleur réelle d'un objet qu'une vue bien constituée aperçoit dans cet objet exposé au grand jour, quoique nous n'ignorions pas que les couleurs ne sont que des apparences et des phénomènes sensibles.

Les organes intérieurs sont sujets à bien des défauts, qui détournent, ou du moins qui affaiblissent l'influence de ces principes généraux dont dépendent les sentiments du beau et du difforme. S'il y a des objets qui en vertu de la constitution de notre esprit sont destinés à nous affecter agréablement, ce n'est pas à dire que chaque individu en sera affecté de cette manière : il y a des situations dans lesquelles ces objets renvoient une fausse lueur, ou bien ne portent pas dans l'imagination l'impression qu'ils devraient y porter.

Ce qui empêche bien des personnes d'avoir le vrai sentiment du beau, c'est qu'il leur manque cette *délicatesse* de l'imagination qui seule peut nous rendre sensible aux plus subtiles émotions. Cette délicatesse, tout le monde prétend l'avoir ; chacun en parle, chacun voudrait ériger son goût particulier en règle du goût ; mais comme dans cet essai nous nous sommes proposé de nous servir des lumières de l'entendement pour éclaircir des matières qui regardent le goût, il sera nécessaire de chercher une définition plus exacte de la délicatesse qu'on n'en a donné jusqu'ici. Pour ne pas puiser dans des sources trop profondes⁷, nous aurons recours à un événement très connu, tiré des aventures de Don Quichotte⁸.

Ce n'est pas à tort, dit Sancho à l'écuyer au grand nez, que je prétends me connaître en vin ; ce talent est héréditaire dans ma famille. Un jour, deux de mes parents furent requis de dire leur sentiment sur une barrique de vin : ce vin, étant vieux et d'une bonne année, devait être exquis. Le premier le goûte, le considère, et après mure réflexion prononce que le vin est très bon ; à cela près qu'il lui trouve un petit

goût de cuir. Le second, après avoir usé des mêmes précautions, décide aussi en faveur du vin à la réserve d'un goût de fer, qui lui paraît très sensible. Vous ne croirez jamais combien on se moqua d'eux ; mais qui fut le dernier à rire : la barrique étant vidée, on trouve au fond une vieille clef, attachée à une courroie.

Si l'on réfléchit sur la grande ressemblance qu'il y a entre le goût spirituel et le goût corporel, il sera facile de faire l'application de ce conte. Quoiqu'il soit certain que le beau et le laid n'existent pas davantage dans les objets que le doux et l'amer, et que toutes ces qualités n'ont également leur existence que dans le sentiment interne ou externe, il faut pourtant qu'il y ait dans les objets des choses propres à produire tel ou tel sentiment ; or comme ces choses peuvent s'y trouver en petite quantité, ou bien être mêlées, ou comme délayées les unes dans les autres, il arrive souvent que des ingrédients aussi subtils ne frappent point le sentiment, et que l'on ne soit point affecté de chaque goût particulier, mêlé et confondu avec le goût total. Lorsqu'un homme a les organes d'une finesse à qui rien n'échappe, et d'une précision qui saisit tout ce qui entre dans le composé, nous disons qu'il a le goût délicat, soit que nous employions ces termes dans un sens naturel, soit que nous les employions dans un sens métaphorique. Ici donc les règles générales qui déterminent la beauté sont d'un grand usage ; ces règles se fondent, en partie sur des modèles, en partie sur l'observation des choses qui plaisent ou déplaisent très fortement, lorsqu'on les considère à part ; si les mêmes choses, fondues dans un mélange où elles sont en moindre quantité, ne causent pas un plaisir ou un déplaisir sensible, nous l'attribuons à un manque de délicatesse. Fixer ces règles générales, ou ces modèles indisputables, c'est trouver cette clef et cette courroie qui justifient la décision des parents de Sancho, et confondirent les prétendus juges qui la condamnaient : quand on n'aurait jamais vidé la barrique, le goût des premiers eût été également fin, et celui des autres également grossier ; mais il eût été plus difficile de le prouver aux assistants. Il en est de même de l'art d'écrire : quand cet art ne serait point connu, quand on n'aurait ni méthode, ni principes, ni modèles pour juger des beautés de cette espèce, cela n'empêcherait pas qu'il n'y eût des goûts plus ou moins raffinés, et que l'on ne dût préférer les uns aux autres ; mais comment réduire au silence un critique ignorant, résolu de ne point démordre de son avis et de ne jamais céder ? Il faut pour cela pouvoir produire un principe qu'il n'ose contester : il faut éclaircir ce principe par des exemples où de son propre aveu la beauté est conforme aux règles ; enfin il faut lui montrer que, dans le cas dont on veut le faire convenir, les mêmes règles ont lieu, quoiqu'il ne s'en soit pas aperçu. De tout cela, il conclura qu'il ne doit s'en prendre qu'à lui-même et qu'il n'a pas le goût assez délicat pour sentir tout ce qui est beau dans un ouvrage, et tout ce qui ne l'est pas.

La perfection de nos sens et de nos facultés consiste à saisir jusques aux plus légères nuances, et à ne rien laisser échapper. L'excellence de l'organe du goût ne se mesure pas par la force des saveurs qu'il peut supporter, mais par cette sensibilité qui distingue jusqu'aux ingrédients les plus minces, qui sépare, pour ainsi dire, les parties les plus déliées du tout où elles sont en confusion. C'est ainsi que la perception vive de la beauté et de la difformité fait la perfection du goût spirituel ; l'homme de goût est mécontent de lui-même, tant qu'il soupçonne qu'il peut rester dans un ouvrage, quelque beauté ou quelque défaut auquel il n'ait pas pris garde ; en intéressant la perfection de son sentiment, cela intéresse sa perfection personnelle, et ces deux intérêts n'en font qu'un. Un palais trop friand fait souvent notre supplice, et celui de nos amis ; au lieu qu'un goût délicat en fait d'esprit ou de beauté est toujours un bien, une qualité désirable, la source des plaisirs les plus exquis et les plus innocents dont nous puissions jouir ; tout le monde en convient : partout où la délicatesse du goût est reconnue, elle emporte tous les suffrages ; et pour la faire reconnaître il n'y a pas de plus sûr moyen que d'en appeler à ces modèles et à ces principes qui sont consacrés par l'approbation universelle de tous les peuples et de tous les temps.

La nature a extrêmement différencié les degrés de délicatesse qu'elle a mis dans les esprits ; mais quelle que soit cette différence, il est certain que dans chaque art, dans chaque genre de beau, ce talent se perfectionne par l'*usage*, par l'étude et par la contemplation assidue des modèles. Lorsqu'un objet se présente pour la première fois à l'œil ou à l'imagination, il n'excite qu'un sentiment obscur et confus, et l'esprit n'est guère capable de juger de ses mérites ou de ses défauts : il n'en aperçoit pas encore les diverses beautés ; encore moins distingue-t-il le caractère propre, la qualité et le degré de chacune d'entre elles, il sait tout au plus que l'ensemble est beau ou difforme ; et ce jugement même, il ne le porte qu'en doutant et en hésitant, parce qu'il craint d'être la dupe de son peu d'expérience. Laissez-lui le temps d'en acquérir : son goût se raffinera ; non seulement il connaîtra les beautés et les défauts des parties, mais il indiquera les marques spécifiques de chaque qualité et saura l'apprécier à sa juste valeur : chaque objet excitera en lui un sentiment clair et développé ; il discernera jusqu'au genre et au degré de plaisir ou de déplaisir que chaque partie est propre à produire. Dès lors le brouillard qui semblait lui voiler les objets se dissipe, ses organes jouent avec plus d'aisance et de perfection, il décide du prix des choses sans craindre de se tromper : en un mot, cette adresse, cette dextérité que l'exercice donne à l'ouvrier, il la donne encore à celui qui juge de l'ouvrage.

Telle est la prérogative de la routine qu'on ne saurait juger d'un écrit qui est de quelque importance sans l'avoir lu plus d'une fois, sans l'avoir envisagé sous différents points de vue, et sans y avoir mûrement réfléchi. Une première lecture ne se fait jamais de sens rassis : on se précipite, on ne fait que voltiger sur les idées, on ne voit pas ce qui est véritablement beau, on ne saisit pas les proportions et le rapport des parties, on ne remarque pas le caractère du style ; les perfections et les défauts, enveloppés d'une espèce de nuage, se présentent d'une manière peu distincte à l'imagination – pour ne pas dire qu'il y a des beautés superficielles, de petites fleurs, qui plaisent d'abord, mais qui, n'étant faites pour exprimer ni des raisonnements ni des passions, nous paraissent bientôt fades et insipides, ne nous inspirent plus que du dégoût et du dédain, ou du moins dont nous mettons la valeur à un rabais considérable.

On ne saurait s'exercer longtemps dans la contemplation des belles choses sans être obligé de faire des *comparaisons* entre les divers genres et les différents degrés de beauté, et sans faire l'estimation de leur valeur respective. Celui qui n'a jamais fait ces sortes de comparaison n'est point qualifié pour juger ; ce n'est qu'en comparant les objets qu'on apprend quel cas on en doit faire, et quel degré d'estime on doit leur accorder. L'enseigne la plus mal barbouillée a un certain éclat et une certaine justesse d'imitation, qui sont des beautés, et qui paraîtraient admirables à un paysan ou à un sauvage⁹ : le vaudeville le plus trivial a du naturel et de l'harmonie ; il n'y a que les personnes accoutumées à des poésies plus belles qui en trouvent la cadence dure et l'expression dépourvue de sentiment. Ce qui est moins beau jusqu'à un certain point, paraît désagréable, et par conséquent laid à ceux qui se sont familiarisés avec les grands modèles ; et d'un autre côté, l'objet le plus parfait que nous connaissions nous semble avoir atteint le sommet de la perfection et mériter les plus grands éloges. Pour être en état d'apprécier un ouvrage et de lui assigner son rang parmi les fruits du génie, il faut avoir lu, examiné, pesé les productions du même genre qui ont été admirées dans différents temps et chez différentes nations.

Pour réussir encore mieux dans cette entreprise il faut que l'esprit, vide de *préjugés* et de toute vue étrangère, ne s'attache qu'à l'examen du sujet qui lui est proposé. Tout ouvrage de l'art, pour produire son effet, demande un point de vue, une situation où il faut être, ou qu'il faut se donner, si l'on veut le goûter comme il faut. L'orateur qui néglige d'avoir égard au génie, aux intérêts, aux opinions, aux passions et aux préjugés qui règnent dans son auditoire se flatte en vain de persuader et d'enflammer les passions : si les auditeurs ont des préventions contre lui, quelques déraisonnables qu'elles puissent être,

il doit avant d'entamer son sujet, tâcher de les en faire revenir en captivant leur affection et en s'attirant leurs bonnes grâces. Un critique qui, dans d'autres temps ou dans d'autres pays, fait l'examen du discours de cet orateur, doit avoir toutes ces circonstances devant les yeux, il doit se placer dans les mêmes conjonctures ; son jugement n'est solide qu'autant qu'il a pris ces précautions. Un auteur met son ouvrage au jour : je dois me détacher de toute liaison particulière que je puis avoir avec lui, qu'il soit mon ami, mon ennemi, ou qu'il me soit ce qu'il voudra ; je ne dois me considérer qu'en tant qu'homme en général, sans me souvenir que je suis un tel ou un tel homme.

Ceux que le préjugé gouverne ne se plient pas à cette condition ; vous les voyez fermes et obstinés dans leur façon de penser ; ils ne prendront jamais le tour d'esprit que la situation exige. S'ils jugent d'un écrit composé dans les temps passés ou pour d'autres nations, ils ne tiendront aucun compte des opinions et des usages : pleins des mœurs de leur siècle, ils condamneront péremptoirement des choses qui ont été reçues avec les plus grands applaudissements de ceux à qui elles étaient destinées. S'ils jugent d'un écrit moderne, l'ami ou l'ennemi, le rival, le commentateur, l'homme intéressé, en un mot, perce toujours à travers leurs décisions. Par ce moyen on parvient à se gâter le goût : les mêmes beautés et les mêmes défauts ne font plus les impressions qu'ils auraient faites si l'on avait su plier son imagination et s'oublier pour un moment soi-même. On peut donc dire qu'ici le goût s'écarte de la règle et que, par conséquent, il n'est d'aucun poids.

On sait que dans toutes les questions qui sont du ressort de l'entendement le préjugé nous égare et pervertit les opérations des facultés intellectuelles ; il n'est pas moins funeste au bon goût, il corrompt la faculté de sentir le beau ; dans l'un et l'autre cas, le *bon sens* doit le corriger et en prévenir l'influence ; et à cet égard, aussi bien qu'à d'autres, la raison, si elle n'est pas une partie essentielle du goût, est au moins requise pour en diriger les opérations. Dans tous les ouvrages où le génie brille, il y a un rapport, une convenance de parties ; et si l'on n'a pas assez d'étendue d'esprit pour embrasser toutes ces parties, pour les comparer et pour apercevoir la consistance et l'uniformité du Tout, on est hors d'état d'en connaître les beautés et les vices. Ce n'est pas assez. Les productions de l'art ont chacune leur but, une fin où elles tendent ; elles sont plus ou moins parfaites à mesure qu'elles sont mieux ou moins bien ajustées à cette fin : l'éloquence doit persuader, l'histoire doit instruire, la poésie doit plaire par les images qu'elle présente et par les passions qu'elle fait naître. Ces fins, il ne faut jamais les perdre de vue en lisant les écrits des orateurs, des historiens ou des poètes ; et il faut voir s'ils ont employé les moyens convenables pour y arriver. Enfin il n'y a point d'ouvrage qui ne soit une chaîne de propositions et de raisonnements ; je n'excepte pas même ceux des poètes. À la vérité, ce ne sont pas toujours des raisonnements bien justes, et bien précis, mais c'en sont au moins de plausibles et de spécieux, et le coloris dont l'imagination les couvre n'empêche pas qu'on ne les reconnaisse. Les personnages qui paraissent dans les tragédies et dans les poèmes épiques raisonnent, pensent, concluent, agissent, conformément à leur situation. Pour réussir dans une tâche aussi délicate, il ne suffit pas que le poète ait du goût et de l'invention, il faut du jugement. D'ailleurs, quelles sont les facultés dont la perfection perfectionne l'entendement ? Ce sont la netteté de la conception, la justesse du discernement, la vivacité de l'esprit ; mais ces mêmes facultés sont les compagnes inséparables du goût, qui sans elles ne saurait subsister. Il est rare, ou plutôt il est inouï qu'un homme sensé ne puisse juger de la beauté des arts dont il a la routine ; et il n'est pas moins rare que l'on ait du goût sans avoir du bon sens.

Ainsi, quoique les principes du goût soient universels, et sinon tout à fait, au moins à peu près les mêmes chez tous les hommes, il n'y en a pourtant qu'un petit nombre qui soient capables d'apprécier les productions des arts, et dont le sentiment puisse passer pour la règle du beau. Les organes intérieurs n'ont que très rarement assez de perfection pour donner pleine carrière aux principes généraux et pour exciter

des sensations conformes à ces principes : tantôt ils sont assujettis à un vice radical, tantôt à un désordre accidentel ; d'où il ne peut résulter que de fausses sensations. Si le critique n'a point de délicatesse dans l'esprit, il juge sans discernement ; n'étant affecté que des qualités grossières et palpables, les touches fines lui échappent ; s'il n'a point d'exercice, ses décisions sont confuses et mêlées de doutes ; s'il ne sait pas comparer, il admire les beautés les plus frivoles, ou plutôt il prend pour beauté ce qui est défaut ; si le préjugé le domine, il n'a plus de sentiment naturel ; s'il manque de bon sens, il ne voit pas la beauté du dessein, cette beauté raisonnée qui est la principale. Il y a peu de personnes exemptes de toutes ces imperfections. Et voilà pourquoi, dans les siècles même les plus polis, les vrais connaisseurs sont si rares. Un sentiment vif et délicat, joint à l'exercice, perfectionné par l'habitude de comparer, libre de tout préjugé, ces qualités, dis-je, réunies constituent le vrai juge ; et la décision unanime de ces sortes de juges, partout où on la rencontre, forme ce que nous appelons la règle du beau, ou le principe du goût.

Mais où trouver de pareils juges ? À quelle marque les reconnaître ? Comment les distinguer des prétendants à faux titre ? Questions embarrassantes et qui semblent nous replonger dans la même incertitude dont le but de cet essai était de nous délivrer.

Cependant, à bien prendre la chose, ces questions ne regardent pas le sentiment lui-même, mais un fait. On peut disputer si tel ou tel homme a du bon sens, de la délicatesse, de l'imagination, l'esprit vide de préjugés, mais tout le monde tombe d'accord que ce sont là des qualités estimables et que ceux qui les possèdent méritent de la considération. Dans les cas douteux il n'y a donc autre chose à faire que ce que l'on fait dans les questions qui sont du ressort de l'entendement : il faut produire les meilleurs arguments qu'on puisse trouver ; il faut s'en rapporter à des faits, à des réalités comme à une règle sûre et décisive ; et il faut avoir de l'indulgence pour ceux qui font de cette règle un usage différent. Il nous suffit, pour le présent, d'avoir prouvé que tous les goûts ne sont pas de la même bonté et qu'en général il y a des hommes plus favorisés, à cet égard, de la nature que d'autres, et dont le goût doit être universellement reconnu pour meilleur, quoique peut-être il soit difficile d'indiquer ces hommes en particulier.

Mais en effet cette difficulté n'est pas si grande qu'elle le paraît. Lorsque l'on s'en tient à la spéculation, on croit communément qu'il y a un *criterium* pour les sciences, tandis qu'il n'y en a point pour les matières qui relèvent du sentiment. En vient-on à l'application ? C'est tout le contraire : on a bien plus de peine à trouver des règles sûres pour les doctrines scientifiques que pour les choses de goût. Les théories abstraites des philosophes, les systèmes de la profonde théologie n'ont qu'un temps, leur règne subsiste pendant une certaine période ; la période suivante le détruit : on en découvre les absurdités ; d'autres théories et d'autres systèmes en prennent la place, et passent à leur tour ; l'expérience prouve que rien n'est plus sujet au hasard et aux révolutions de la mode que ces prétendues décisions scientifiques. Il en est tout autrement des beautés de l'éloquence et de la poésie. Les ouvrages où la nature et les passions sont bien peintes prennent, en peu de temps, un ascendant universel sur les esprits et le conservent pour toujours. Tandis qu'Aristote, Platon, Épicure, Descartes règnent tour à tour, Térence et Virgile font le charme de tous les siècles, et personne ne leur dispute cet honneur : la philosophie de Cicéron n'est plus en vogue ; nous admirons encore son éloquence.

Quelques rares que soient les personnes qui ont le goût délicat, on les distingue aisément dans la société aux jugements solides qui sortent de leur bouche et à la supériorité qu'on leur remarque : ils prennent bientôt l'ascendant sur les autres hommes ; le ton vif et animé avec lequel ils s'expriment donne une vogue générale aux ouvrages de génie qu'ils approuvent. Il y a bien des gens qui par eux-mêmes n'ont qu'un sentiment faible, vague et incertain, et qui cependant sont capables de goûter les belles choses lorsqu'on les leur fait connaître et qu'on les met sur les voies. Un homme s'est-il mis en état d'admirer un excellent poème, ou une belle pièce d'éloquence, il communique son admiration, et chaque conversion

qu'il fait en produit de nouvelles. Le préjugé peut, pour un temps, offusquer le vrai génie, mais on ne voit pourtant jamais les suffrages réunis en faveur du faux génie ; et le préjugé même doit à la fin céder à la force du sentiment que la belle nature excite. Une nation civilisée peut se méprendre dans le choix du philosophe qu'elle met au premier rang, mais elle ne se trompera pas longtemps sur le poète, tragique ou épique, à qui cet honneur appartient.

Cependant quelques efforts que nous fassions pour fixer la règle du goût et pour y ramener les diverses opinions des hommes, il reste toujours deux sources de variété, qui à la vérité ne vont pas jusqu'à faire confondre les limites du beau et du laid, mais qui pourtant font naître de la différence dans les degrés d'approbation et de blâme : la première consiste dans l'humeur, qui n'est pas la même chez tous les hommes ; la seconde, dans les mœurs et dans les opinions particulièrement affectées à chaque temps et chaque nation.

Les principes généraux du goût, que la nature a gravés dans les esprits, sont uniformes : partout où les jugements varient, on découvre quelque défaut, ou quelque corruption des facultés naturelles, provenant soit du préjugé, soit de l'inexpérience, soit d'un manque de délicatesse ; et l'on trouve toujours de bonnes raisons d'approuver le goût des uns et de condamner celui des autres. Il n'en est pas de même lorsque la diversité provient soit d'une constitution interne, soit d'une situation externe qui ne peuvent passer pour des fautes de part ni d'autre, et qui par conséquent ne nous permettent pas de préférer une opinion à l'autre. En ce cas, dis-je, la contrariété des sentiments est inévitable, et c'est en vain que nous cherchons une règle pour la concilier.

Les images tendres, les peintures de l'amour font impression sur un jeune homme qui a les passions vives ; un homme plus avancé en âge se plaira aux livres des sages et des philosophes, qui enseignent à régler les mœurs et à subjuguer les passions : à vingt ans, Ovide sera notre auteur favori, Horace à quarante, et peut-être Tacite à cinquante. Vainement tâcherions-nous de dépouiller nos propres penchants pour revêtir ceux d'autrui : nous choisissons notre auteur, comme nous choisissons nos amis, c'est-à-dire que la conformité d'humeur et de disposition décide de notre choix, soit que nous ayons l'esprit enjoué ou atrabilaire, soit que le sentiment ou la réflexion domine en nous. Nous nous affectionnons toujours à l'écrivain qui nous ressemble davantage.

Celui-ci aime le sublime, celui-là le passionné, un troisième le plaisant : l'un, sensible aux moindres fautes, veut de l'exactitude partout ; l'autre, plus touché du beau, pardonne vingt absurdités en faveur d'un trait élevé ou pathétique ; il y en a dont l'oreille demande de la brièveté et de la force ; d'autres préfèrent les expressions riches et harmonieuses ; un tel affecte la simplicité ; un tel recherche l'élégance. La comédie, la tragédie, la satire, l'ode, chacun de ces genres a ses partisans, qui le mettent au-dessus de tous les autres. Un critique qui n'approuverait qu'un seul de ces genres et condamnerait tout le reste serait manifestement dans l'erreur. Cependant il n'est guère possible de ne pas sentir de la prédilection pour ce qui s'accorde avec notre tour d'esprit particulier : ce sont là de ces préférences innocentes, dont nous ne saurions nous dispenser et qui, entre des hommes raisonnables, ne sauraient fournir matière à dispute, parce qu'il n'y a point de règle pour en décider.

C'est pour cette raison qu'une représentation nous plaît d'autant plus que les caractères ressemblent davantage à ceux que nous voyons de nos jours et dans notre pays. Il faut des efforts pour se faire à la simplicité des anciennes mœurs, pour voir des princesses puiser de l'eau dans la fontaine, et les rois et les héros s'apprêter eux-mêmes leur manger. Nous conviendrons en général que ces sortes de description ne sont pas des défauts dont l'auteur soit responsable et qu'elles ne défigurent point l'ouvrage ; mais l'ouvrage fera pourtant moins d'impression sur nous. Voilà encore pourquoi il est si difficile de transporter les comédies d'un siècle, ou d'une nation, dans l'autre. Dans l'*Andrienne*¹⁰ de Térence et

dans la *Clitie*¹¹ de Machiavel, la beauté sur qui roule toute l'action, invisible pour le spectateur, demeure pendant toute la pièce cachée derrière les coulisses : cela est conforme à la réserve des anciens Grecs et des Italiens modernes ; mais en France et en Angleterre cela ne sera jamais goûté : un savant qui réfléchit peut se rendre raison de ces singularités ; mais le commun des spectateurs ne saurait se séparer de ses idées et de ses habitudes au point de se plaire à un spectacle qui peint des idées et des habitudes si différentes.

Ici s'offre une réflexion qui pourra être utile pour éclaircir la fameuse dispute sur les Anciens et les Modernes. Lorsqu'une absurdité apparente s'offre dans l'écrit d'un Ancien, les partisans de l'Antiquité prétendent qu'il faut avoir égard aux mœurs du siècle où il a vécu ; leurs adversaires n'admettent point cette excuse, ou du moins ne veulent la recevoir que comme l'apologie de l'auteur, et non comme l'apologie de l'ouvrage. Mon sentiment est que les limites de la controverse n'ont jamais été trop bien réglées entre les deux partis. Lorsqu'on nous présente une singularité de mœurs qui n'a rien que d'innocent, comme sont les exemples que nous avons rapportés tantôt, nous aurions tort assurément d'y trouver à redire ; et ce ne serait que par un faux raffinement que l'on pourrait s'en choquer. Si l'on voulait ne rien donner aux révolutions continuelles qui se font dans les mœurs et dans les usages, ne rien admettre qui ne soit selon nos modes, les monuments des poètes, *ces monuments plus durables que l'airain*¹², tomberaient bientôt en poussière, comme de la mauvaise argile. Faudra-t-il donc jeter les portraits de nos ancêtres, à cause des fraises et des vertugadins dont nous les voyons ornés ? Il en est tout autrement lorsqu'il s'agit d'idées qui regardent la morale, ou la décence, et que ces idées diffèrent d'un siècle à l'autre : partout où le vice est dépeint sans qu'on lui attache une marque de blâme ou d'infamie, c'est une tache réelle, et qui incontestablement défigure un poème ; je ne puis ni ne dois me plaire à de pareils sentiments ; j'excuserai le poète sur les usages de son temps, mais je ne saurais goûter le morceau qui représente ces usages. Les traits d'inhumanité et d'indécence répandus si ouvertement dans les caractères tracés par plusieurs poètes de l'Antiquité, sans en excepter Homère et les tragiques grecs, ces traits, dis-je, diminuent considérablement le prix de ces productions d'ailleurs si excellentes ; et à cet égard les Modernes ont un grand avantage sur les Anciens. Qui s'intéresserait à la fortune et aux sentiments de héros aussi féroces ? Qui ne serait choqué de voir ainsi confondre le vice avec la vertu ? Quelque indulgence que nous puissions avoir pour les préjugés d'un écrivain, nous ne saurions prendre sur nous d'applaudir à des sentiments et à des mœurs aussi répréhensibles.

Il faut faire ici une grande différence entre les principes de morale et les opinions spéculatives : ces dernières sont dans un flux perpétuel ; le système du père n'est pas celui du fils ; à peine trouverait-on un homme qui soit constant et toujours le même à cet égard. Les erreurs de spéculation, de quelque nature qu'elles puissent être, n'ôtent donc que fort peu de chose aux mérites d'un bel écrivain ; l'imagination du lecteur s'y fait aisément, elle se plie à toutes sortes d'opinions et n'en goûte pas moins les beautés qui y tiennent. Mais il faudrait un effort bien violent pour changer le jugement que nous portons des mœurs, et pour faire tomber l'approbation ou le blâme, la haine ou l'amour sur d'autres objets que sur ceux auxquels une longue habitude nous a appris à attacher ces sentiments. Un homme intimement pénétré de la rectitude de la morale qui règle ses décisions a raison d'en être jaloux et de ne jamais trahir, ne fût-ce que pour un instant, les mouvements de son cœur, par complaisance pour un auteur, quel qu'il puisse être.

De toutes les erreurs spéculatives qui peuvent se glisser dans les ouvrages de génie, il n'y en a point de plus excusables que celles qui regardent la religion. Il n'est jamais permis de juger de la civilité ou de la sagesse d'une nation par la grossièreté ou le raffinement des principes de théologie qu'elle professe : le bon sens, qui dirige les hommes dans les affaires de la vie, n'a plus lieu dans les matières religieuses, parce que l'on suppose ces matières placées hors de la portée de la raison. C'est pourquoi le critique qui

veut se faire une juste idée de la poésie des Anciens ne doit pas faire attention aux absurdités du système païen ; et notre postérité doit avoir la même indulgence pour nous. Un article de foi, tant qu'il n'est qu'article de foi, ne peut jamais passer pour un défaut dans le poète ; il ne le devient que lorsque s'emparant du cœur il le jette dans la bigoterie ou dans la superstition : ce n'est qu'alors qu'il brouille les sensations morales et qu'il renverse la barrière que la Nature a mise entre le vice et la vertu ; en ce cas, dis-je, il devient une tache ineffaçable, condamnée par le principe que nous venons de poser et dont on ne saurait laver l'auteur en la rejetant sur les préjugés et les fausses opinions de son siècle.

Il est de la nature de la religion catholique romaine d'inspirer à ses sectateurs une haine violente contre tous les autres cultes, et de représenter les païens, les mahométans et les hérétiques comme autant d'objets de la colère et des vengeances célestes. Ces sentiments, quoique extrêmement condamnables, les zéloteurs de cette communion les prennent pour des vertus et les étalent dans leurs tragédies et dans les poèmes épiques comme une espèce d'héroïsme religieux. C'est cette bigoterie qui a défiguré deux des plus belles pièces du théâtre français, *Athalie*¹³ et *Polyeucte*¹⁴. Un zèle immodéré pour certains cultes particuliers y est dépeint avec toute la pompe imaginable, et fait le caractère dominant des principaux personnages. Il n'y a qu'à entendre l'héroïque Joad apostrophant Josabet, qu'il trouve en conversation avec Mathan, prêtre de Baal :

*Où suis-je ? de Baal ne vois-je pas le prêtre ?
Quoi, fille de David ! vous parlez à ce traître !
Vous souffrez qu'il vous parle ! Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme, entrouvert sous ses pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent :
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent !
Que veut-il ? de quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu*¹⁵ ?

De pareilles maximes sont applaudies au spectacle de Paris ; à Londres on aimerait tout autant entendre Achille dire à Agamemnon qu'il a le front d'un chien et le cœur d'un cerf¹⁶, ou bien Jupiter menaçant Junon d'une vigoureuse bastonnade si elle ne veut pas se taire¹⁷.

Les principes religieux sont encore un défaut dans un ouvrage d'agrément, lorsqu'étant poussés jusqu'à la superstition, on les mêle mal à propos à des sujets qui n'y ont aucun rapport. Ce n'est pas même une excuse pour le poète que de dire que les mœurs de son pays ont surchargé la vie humaine de tant de cérémonies et de pratiques religieuses qu'il n'y a aucune condition, aucune situation qui en soit exempte. La comparaison que fait Pétrarque de sa belle Laure avec Jésus-Christ¹⁸ passera toujours pour ridicule ; il n'est pas moins ridicule de voir l'aimable libertin Boccace¹⁹ remercier très sérieusement le Tout-puissant et le beau sexe de lui avoir prêté leur assistance contre ses ennemis.

¹- Allusion aux *Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse* (1699) de François de Salignac de la Mothe-Fénelon (1651-1715).

²- C'est-à-dire du Coran.

³- John Ogilby (1600-1676), traducteur et cartographe écossais. Il a publié des traductions en vers d'Homère et de Virgile, ainsi que des *Fables d'Ésope*.

⁴- John Milton (1608-1674), poète et pamphlétaire anglais, auteur du *Paradis perdu* (1667) et du *Paradis retrouvé* (1671).

⁵- John Bunyan (1628-1688), prêcheur anglais, auteur du conte religieux *Le Voyage du pèlerin* (1678).

⁶- Joseph Addison (1672-1719), homme politique et écrivain anglais.

⁷- Hume écrit littéralement : « Pour ne pas tirer notre philosophie d'une source trop profonde »... Ce qui permet de rappeler que le but

des essais est de philosopher en compagnie et non de se cantonner aux limites étroites d'une question réservée aux seuls érudits.

8- Cf. Miguel de Cervantès, *Don Quichotte*, tome II, chapitre 13.

9- Le texte anglais dit « un Indien ».

10- Dans l'*Andrienne*, la protagoniste Glycère ne dit pas un mot sur scène, mais s'exprime une fois depuis les coulisses.

11- Le personnage principal de la pièce, Clitie, n'apparaît jamais sur scène.

12- Cf. Horace, *Odes*, III, 30.

13- *Athalie* est une pièce de Jean Racine (1639-1699) publiée en 1691.

14- *Polyeucte martyr* est une tragédie de Pierre Corneille (1606-1684), représentée pour la première fois en 1641 au Théâtre du Marais.

15- Racine, *Athalie*, acte III, scène 5.

16- Cf. Homère, *Iliade*, I, v. 225.

17- Cf. *ibid.*, I, v. 56-67. Chez Homère, il est évidemment question de Zeus (Jupiter) et de Héra (Junon).

18- Allusion aux *Canzoniere*, compilation de sonnets consacrés à l'amour que Pétrarque nourrissait pour Laure emportée par la peste noire en 1348.

19- Cf. Boccace, *Décameron*, « Introduction » à la « Quatrième journée ».

La mort du Beau et la naissance de l'esthétique

La tradition philosophique a longtemps vu dans la beauté rien moins que l'expression d'un absolu, d'une réalité incorruptible et supérieure, une essence propre à fonder l'objectivité du jugement. Le Beau, le Bien, le Vrai constituent dans l'Antiquité l'horizon d'une connaissance véritable du monde et, chez Platon, l'Idée du Beau existant en soi, celui-là marque son ignorance qui ne l'aperçoit pas ou la confond avec son reflet sensible. Qui recherche la sagesse doit s'efforcer de l'approcher au plus près : délaisser la beauté sensible des corps au profit de celle des âmes, puis de celle des actions humaines jusqu'aux hauteurs célestes et spirituelles où a élu domicile la Beauté en soi, intelligible, laquelle « existe en elle-même et par elle-même, simple et éternelle, de laquelle participent toutes les autres belles choses, de telle manière que leur naissance ou leur mort ne lui apporte ni augmentation, ni amoindrissement, ni altération d'aucune sorte^I. »

Mais cet idéal de la beauté éternelle trouve-t-il encore grâce de nos jours ? Au mieux survit-il parfois comme une des figures nostalgiques d'un paradis perdu, d'un monde où les distinctions étaient claires et tranchées et un ordre immuable et rassurant régnait encore... De nos jours, la beauté, du ciel, est redescendue sur la terre, et sa relativité l'a définitivement emporté dans les esprits. Cette conception aujourd'hui si commune trouve son point d'ancrage historique au milieu d'un XVIII^e siècle bouillonnant avec la naissance d'une science nouvelle, l'« esthétique » qui, renonçant à étudier et transmettre les règles du Beau universel, se présente comme « une étude toujours à refaire, au-delà du Beau ou du Laid, de l'échelle variable des sensations, une mesure des intensités, une recherche des impressions extrêmes^{II} ». Renoncer à la Beauté universelle, éternelle et métaphysique, ce n'est pas en avoir fini avec l'expérience de la beauté. C'en est au contraire la condition : la « banalisation^{III} » de la beauté est la reconnaissance de sa réalité effective.

La contribution de David Hume est, sur ce point, emblématique. Mais il n'est pas exagéré de reconnaître plus largement aux « Lumières écossaises » – un des centres intellectuels les plus dynamiques^{IV} de cette époque révolutionnaire – d'avoir donné à la question de la beauté une dimension nouvelle par la redéfinition de la nature de l'homme et de ses relations avec les objets du monde. En interrogeant les modalités de la connaissance humaine, les philosophes du *Scottish Enlightenment* ont inventé les principes d'une psychologie perceptive et, en questionnant l'époque, les lieux, les mondes, ont mis au jour les linéaments d'une sociologie. La question de la beauté a ainsi naturellement hérité de cette double perspective dont la *Dissertation sur la règle du goût* de David Hume est un exemple éloquent : loin de se situer dans un improbable au-delà métaphysique, la beauté s'éprouve désormais en vertu d'un goût plus ou moins fin, selon le rapport croisé des conditions naturelles de la perception et des mœurs.

C'est justement en mêlant ces deux approches que Hume parvient à concilier l'affirmation du caractère relatif de la beauté et la légitimité de rechercher néanmoins une règle pour en juger. Que la beauté soit relative s'ensuit-il nécessairement en effet qu'elle échappe à toute régularité et se réduise à ce que chacun en perçoit ? Car ce point de vue, si répandu soit-il, présente tout de même l'inconvénient de ruiner toute distinction parmi les œuvres, qu'elles soient issues de l'art ou de la nature : si la beauté est dans le regard du spectateur, *tout* est chef-d'œuvre, et *rien* ne l'est. Certes, la diversité des goûts est une

évidence, mais n'est-ce pas en manquer que d'affirmer pour autant que tout se vaut ?

À bien y regarder, d'ailleurs, cette variété qui existe parmi les jugements des hommes se caractérise par une amplitude limitée et si, d'un individu à un autre, la perception du même objet ne produit pas *exactement* le même effet, les différences ne sont pas aussi nettes qu'on se l'imagine d'ordinaire. Preuve en est que nous ne sommes guère étonnés de voir certaines œuvres s'imposer au jugement du plus grand nombre, et cela sans la moindre concertation ni accord explicite. En revanche, c'est toujours avec la plus grande énergie que nous refusons notre assentiment au jugement d'autrui s'il s'écarte de l'appréciation commune d'une façon brutale ou inconsidérée.

Cela montre bien que si « la beauté n'est pas une qualité inhérente dans les choses^V », elle n'existe pas davantage dans le regard de chacun, au gré des caprices de ses sens. Avoir du goût, ce n'est pas seulement sentir, c'est *savoir* sentir, de la même façon qu'il existe un savoir-vivre et un savoir-faire, qui vont au-delà du savoir abstrait comme du simple fait de vivre ou d'agir. Mais, s'il existe bien une règle du goût, où la trouvera-t-on ? Par nature empirique, elle ne peut se révéler que dans l'expérience de la beauté, dans l'exercice même de la critique, dans l'aptitude effective à opérer des distinctions, à saisir « jusques aux plus légères nuances^{VI} ». À ce titre, on a raison de souligner la proximité du goût spirituel et du goût corporel, sans pour autant les confondre : ne raisonne-t-on pas « avec plus de succès sur un point de critique que sur la bonté d'un ragoût, ou sur l'excellence d'un parfum^{VII} » ? Dans l'un et l'autre s'exerce en tout cas cette *délicatesse*, véritable indice d'un jugement sûr, comme l'illustre admirablement l'exemple des parents de Sancho Pança capables de sentir la moindre âcreté de l'acier rouillé d'une clé ou de sa courroie de cuir oubliée au fond d'une barrique de vin^{VIII}. Une telle sensibilité naturelle est bien entendu par trop exceptionnelle pour servir à elle seule de règle commune ; c'est donc celle qu'il acquiert par l'expérience régulière de la beauté qui constitue pour le critique averti la pierre de touche du jugement : loin d'être un destin, le goût est ainsi une aventure, un horizon toujours ouvert, le produit inachevé d'une construction patiente, d'un complexe assemblage, la sédimentation progressive d'éléments épars, un « naturel » incessamment travaillé. Le goût varie, se forme, s'éduque, gagne en « délicatesse » par la fréquentation et la comparaison des œuvres, et en se raffinant, il offre, pour le plus grand bonheur de celui qui le possède, de jouir pleinement des œuvres les mieux élaborées et les plus subtiles, manifestant ainsi la conformation de tout son être au monde qui l'entoure. Mais la fréquentation régulière des œuvres, l'habitude de se livrer à des comparaisons entre les objets, la capacité de libérer son esprit du préjugé, tant à l'égard des œuvres que des auteurs, tout cela prend du temps. Autant dire que la critique est un art à part entière, qui s'entretient par un exercice au long cours, aussi difficile que l'œuvre d'art qu'elle étudie...

A contrario, le succès du relativisme absolu tient peut-être à l'*avantage* tant économique que narcissique qu'il présente : en reconnaissant l'égalité de toutes les opinions, il fait de chacun la norme exclusive de tout ; en réduisant la beauté à un simple simulacre sans consistance, fruit du caprice des corps ou des cœurs, il permet à peu de frais de se passer de toute éducation ou, du moins, d'en dissimuler la pauvreté. Car le sujet est sensible : chacun accepte d'autant moins d'être pris en faute qu'il sait à quel point cela en dit long sur lui-même comme sur la perception qu'il a de lui. Nous reconnaissons aisément aux autres, dit Montaigne, « l'avantage du courage, de la force corporelle, de l'expérience, de la disposition, de la beauté ; mais l'avantage du jugement, nous ne le cédon^{IX} à personne ». Cela fait partie en effet de cette « présomption » ou « trop bonne opinion » qu'on a de soi, de ces idées dont on se glorifie et s'abuse. Et si ce n'est le jugement esthétique, rien ne manifeste aussi clairement les

« préjugés » de sa culture et de son milieu, de son âge aussi, toutes choses qu'en d'autres circonstances on prendrait avec paresse pour les motifs les plus légitimes de fierté...

Christophe SALAÜN

- [I](#)- Cf. Platon, *Le Banquet*, traduction française Émile Chambry, 211a-b.
- [II](#)- Cf. Jean Clair, *Hubris. La fabrique du monstre dans l'art moderne*, Gallimard, 2012, p. 172.
- [III](#)- Pour reprendre le terme utilisé par Fabienne Brugère dans *L'expérience de la beauté. Essai sur la banalisation du beau au XVIII^e siècle*, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2006. Dans cet ouvrage, le lecteur trouvera un exposé clair et complet des théories esthétiques des philosophes du *Scottish Enlightenment*.
- [IV](#)- Cf. Norbert Wazsek, *L'Écosse des Lumières : Hume, Smith, Ferguson*, Paris, PUF, 2003.
- [V](#)- Cf. *infra*, p. 18.
- [VI](#)- Cf. *infra*, p. 28.
- [VII](#)- Cf. David Hume, *Essais sur le bonheur. Les Quatre philosophes*, Mille et une nuits, 2011, p. 48.
- [VIII](#)- Cf. *infra*, p. 26.
- [IX](#)- Montaigne, *Essais*, livre II, chapitre XVII « De la présomption ».

DAVID HUME

Ma vie (1776)

Il est difficile de parler de soi longtemps sans vanité. Je serai donc court. On pourra cependant regarder comme un trait de vanité la fantaisie que j'ai d'écrire ma vie ; mais ce récit ne contiendra guère que l'histoire de mes écrits ; et en effet, presque toute ma vie s'est consumée en occupations et en travaux littéraires. D'ailleurs, le genre de succès qu'ont eu d'abord la plupart de mes ouvrages n'est pas fait pour être un sujet de vanité.

Je suis né à Édimbourg, le 26 avril 1711, vieux style, d'une famille distinguée, tant du côté de mon père que de celui de ma mère. La famille de mon père est une branche des comtes de Home ou Hume, et mes ancêtres ont été, pendant plusieurs générations, propriétaires du bien que mon frère possède. Ma mère était fille du chevalier David Falconer, président du collège de justice, et son frère a eu par succession le titre de lord Harkelton.

Ma famille n'était cependant pas riche, et n'étant moi-même qu'un cadet, mon patrimoine, suivant la coutume de mon pays, était par conséquent très peu de chose. Mon père, qui passait pour un homme d'esprit, mourut lorsque j'étais en bas âge, et me laissa avec un frère aîné et une sœur sous la conduite de notre mère, femme d'un rare mérite qui, quoique jeune et belle, se dévoua tout entière à l'éducation de ses enfants. Je suivis avec succès le cours ordinaire des études, et je me sentis de très bonne heure entraîné par un goût pour la littérature qui a été la passion dominante de ma vie et la grande source de mes plaisirs. L'amour pour l'étude, la sobriété et l'intelligence que je montrais firent penser à ma famille que le Barreau était un état qui pouvait me convenir ; mais je sentais une aversion insurmontable pour tout autre objet que pour les recherches de la philosophie et de la littérature ; et tandis que mes parents me croyaient occupé à méditer sur Voet et sur Vinnius [juristes hollandais], c'étaient les ouvrages de Cicéron et de Virgile que je dévorais en secret.

Cependant ma fortune étant trop modique pour se concilier avec ce genre de vie, et ma santé ayant été un peu altérée par l'ardeur du travail, je fus tenté ou plutôt forcé de faire une légère épreuve pour entrer dans une carrière plus active. J'allai donc à Bristol en 1734 avec quelques recommandations pour des négociants considérables ; mais, au bout de quelques mois, je trouvai que le commerce ne me convenait point du tout. Je passai en France avec le dessein de continuer mes études dans une retraite de campagne, et c'est là que je commençai le plan de ma vie que j'ai depuis heureusement et constamment suivi. Je pris le parti de suppléer au défaut de fortune par l'économie la plus exacte, de conserver la plus entière indépendance et de regarder avec dédain tout ce qui ne tendait pas à perfectionner mes talents en littérature.

Pendant ma retraite en France, d'abord à Reims, mais particulièrement à La Flèche en Anjou, je composai mon *Traité de la nature humaine*. Après avoir passé très agréablement trois années dans ce pays, j'allai à Londres en 1737. À la fin de 1738, j'y publiai mon traité, et aussitôt après, je vins joindre ma mère et mon frère en Écosse. Mon frère vivait à sa maison de campagne, où il s'occupait très sagement et très avantageusement à augmenter sa fortune.

Jamais il n'y eut d'entreprise littéraire plus malheureuse que mon *Traité de la nature humaine*. Il mourut en naissant, et il n'obtint pas même la distinction d'exciter quelques murmures parmi les fanatiques. Comme j'étais naturellement porté à la gaieté et à l'espérance, je me relevai bientôt de ce premier coup, et je repris mes études à la campagne avec une nouvelle ardeur. En 1742, je fis imprimer à Édimbourg la première partie de mes *Essais*. Cet ouvrage fut accueilli favorablement, et me fit entièrement oublier mon premier revers. Pendant le temps que je passai à la campagne avec ma mère et mon frère, je me remis à l'étude de la langue grecque que j'avais trop négligée dans ma première jeunesse.

En 1745, je reçus une lettre du marquis d'Annandale, qui m'invitait à aller en Angleterre pour vivre avec lui. Les parents et les amis de ce jeune seigneur désiraient le confier à mes soins et à ma direction, dont l'état de son âme et celui de sa santé avaient besoin. Je passai un an avec lui, et dans cet intervalle, mes appointements contribuèrent à accroître ma petite fortune. Je reçus une autre invitation du général Saint-Clair, qui me proposait de l'accompagner, en qualité de secrétaire, à une expédition qui était d'abord destinée contre le Canada, et qui se termina par une incursion sur la côte de France. L'année suivante, c'est-à-dire en 1747, ce même général me proposa de l'accompagner avec le même titre dans son ambassade militaire aux cours de Vienne et de Turin. Je pris alors un uniforme d'officier, et je fus présenté à ces cours comme aide de camp du général, ainsi que le chevalier Henri Erskine et le capitaine Grant, aujourd'hui officier général. Ces deux années ont été presque les seules interruptions qu'il y ait eues dans mes études pendant le cours de ma vie. Je les passai agréablement et en bonne compagnie ; et mes appointements joints à mon économie me rendirent maître d'une fortune que j'appelais indépendante, quoique mes amis eussent envie de rire quand j'en parlais sur ce ton-là. Enfin, je possédais alors près de mille livres sterling.

J'avais toujours cru que le mauvais succès de mon *Traité de la nature humaine* tenait plus à la forme qu'au fond de l'ouvrage, et que je n'avais fait qu'une imprudence très ordinaire en me faisant imprimer trop tôt. Je refondis donc la première partie de ce traité dans mes *Recherches sur l'entendement humain* qui furent publiées pendant que j'étais à Turin. Cette seconde entreprise ne fut d'abord guère plus heureuse que la première. À mon retour d'Italie, j'eus la mortification de trouver toute l'Angleterre en rumeur à l'occasion des *Recherches libres* du docteur Middleton, tandis que mes *Recherches* étaient absolument négligées ou ignorées. On fit à Londres une nouvelle édition de mes *Essais de morale et de politique*, qui n'eurent pas un meilleur sort.

Telle est la force du tempérament et du caractère que ces revers ne firent que peu ou point d'impression sur moi. Je vins en Écosse en 1749. Ma mère était morte. Je vécus deux ans avec mon frère à la maison de campagne. J'y composai la seconde partie de mes *Essais*, que j'appelai *Discours politiques*, et mes *Recherches sur les principes de la morale*, qui sont une autre partie refondue de mon *Traité de la nature humaine*. Cependant mon libraire, A. Millar, m'écrivit que mes ouvrages, à l'exception de ce malheureux traité, commençaient à devenir le sujet des conversations ; que le débit en augmentait tous les jours, et qu'on en demandait de nouvelles éditions. On imprimait dans une année deux ou trois réponses à ces écrits, faites par de révérends et de très révérends auteurs ; et je jugeai, par les invectives du docteur Warburton¹, que mes livres commençaient à être estimés en bonne compagnie. J'avais cependant pris la résolution de ne jamais répondre à personne. J'y ai été invariablement fidèle et, n'étant pas d'un caractère très irascible, je me suis aisément dispensé d'entrer dans aucune querelle littéraire. Ces apparences d'un accroissement de réputation m'encouragèrent d'autant plus que j'ai toujours été plus disposé à saisir le côté favorable des choses que le mauvais côté ; et c'est un tour d'esprit plus utile au bonheur que d'être né avec dix mille livres sterling de rente.

En 1751, je quittai la campagne pour la ville, qui est la véritable résidence d'un homme de lettres. En 1752, je publiai à Édimbourg, où je vivais alors, mes *Discours politiques*, le seul de mes ouvrages qui ait eu du succès en paraissant. Il fut très bien accueilli et en Angleterre et en Écosse. On publia à Londres dans la même année mes *Recherches sur les principes de la morale*, celui de tous mes écrits, historiques, philosophiques ou littéraires, qui (s'il m'est permis d'avoir une opinion sur ce sujet) me paraît sans comparaison le meilleur. On n'y fit aucune attention lorsqu'il parut.

En 1752, le corps des avocats d'Édimbourg me choisit pour son bibliothécaire, emploi dont je ne retirai que peu ou pas d'émoluments, mais qui me donnait la disposition d'une grande bibliothèque. Je conçus alors le projet d'écrire l'histoire d'Angleterre, mais je fus effrayé de l'idée de suivre une narration pendant une période de 1 700 ans. Je commençai à l'avènement de la maison des Stuarts, époque où il me semblait que l'esprit de faction avait commencé particulièrement à répandre les préventions et les erreurs. J'étais, je l'avoue, plein de confiance sur le sujet de cet ouvrage. Je croyais être le seul historien qui eût dédaigné à la fois le pouvoir, le crédit, la fortune et les clameurs des préjugés populaires. Et, comme le sujet était à la portée de tout le monde, je comptais sur l'approbation universelle. Mais je fus inhumainement frustré dans ces espérances. Il s'éleva contre moi un cri général de censure, d'improbation et même de détestation : Anglais, Écossais et Irlandais, whigs et tories, anglicans et sectaires, esprits forts et dévots, patriotes et courtisans, tous se réunirent dans leur fureur contre un homme qui avait eu l'audace de répandre une larme généreuse sur le sort de Charles I^{er} et sur celui du comte de Strafford, mais après que la première effervescence de leur rage fut calmée, ce qu'il y eut de plus mortifiant encore pour moi, c'est que le livre parut tomber dans l'oubli. M. Millar me dit que, dans un an, il n'en avait vendu que quarante-cinq exemplaires. Il était en effet difficile de citer dans les trois royaumes un seul homme considérable par le rang ou par les connaissances qui trouvât l'ouvrage tolérable. J'en excepte cependant le docteur Herring, primat d'Angleterre, et le docteur Stone, primat d'Irlande, deux exceptions qui doivent paraître un peu extraordinaires. Ces prélats distingués m'exhortèrent chacun de leur côté à ne pas perdre courage.

J'avoue cependant que j'étais découragé. Et si la guerre ne s'était déclarée dans le même temps entre la France et l'Angleterre, je me serais certainement retiré dans quelque ville des provinces de France, en changeant de nom, et avec la ferme résolution de ne plus retourner dans ma patrie. Mais ce projet n'étant pas praticable, et le second volume de mon *Histoire* étant déjà fort avancé, je repris courage, et je me déterminai à continuer.

Dans cet intervalle, je publiai à Londres mon *Histoire naturelle de la religion*, avec quelques autres morceaux. Cette nouvelle production resta d'abord assez obscure : seul le docteur Hurd y répondit par un pamphlet écrit avec toute l'arrogance, l'amertume et la grossièreté qui distinguent l'école warburtonienne. Ce pamphlet me consola un peu de l'accueil assez froid d'ailleurs qu'on fit à mon ouvrage.

En 1756, deux ans après la chute du premier volume de mon *Histoire*, je publiai le second volume, qui embrassait la période écoulée depuis la mort de Charles I^{er} jusqu'à la révolution.

Il arriva que les whigs furent moins choqués de cette seconde partie, laquelle fut mieux reçue et non seulement se soutint, mais aida même à relever un peu la première. Quoique l'expérience m'eût appris que le parti des whigs était en possession de donner toutes les places, et en politique, et en littérature, j'étais si peu disposé à céder à leurs déraisonnables clameurs que, dans plus de cent passages que l'étude, la lecture ou la réflexion m'engagèrent à changer dans les règnes des deux premiers Stuarts, tous ces changements furent sans exception en faveur du parti tory. Il est ridicule de considérer la constitution

d'Angleterre avant cette période comme un système régulier de liberté.

En 1759, je publiai mon histoire de la maison des Tudors, qui excita presque autant de clameurs que celle des deux premiers Stuarts. Le règne d'Élisabeth fut le morceau qui révolta davantage. Mais j'étais alors devenu insensible aux impressions de la sottise publique, et je restai paisible et content dans ma retraite d'Édimbourg, pour y achever, en deux autres volumes, la partie antérieure de l'histoire d'Angleterre, que je donnai au public en 1761, avec un succès passable, mais seulement passable.

Malgré ces vicissitudes auxquelles mes écrits avaient été exposés, ils ont toujours gagné dans l'opinion, au point que l'argent qui m'en a été donné par le libraire a été fort au-delà de ce qu'on avait vu en Angleterre. J'étais donc devenu, non seulement indépendant, mais même opulent. Je me retirai dans mon pays natal dans l'intention de n'en plus sortir, emportant avec moi la satisfaction de n'avoir jamais rien demandé, ni même fait aucune avance d'amitié à un seul homme en place. J'avais alors plus de cinquante ans, et je comptais passer le reste de ma vie dans ce repos philosophique, lorsque je reçus en 1763 une invitation du comte de Hertford, avec qui je n'avais jamais eu aucune liaison, et qui me proposait de l'accompagner à son ambassade en France, pour y remplir les fonctions de secrétaire d'ambassade, avec l'espérance prochaine d'en avoir le titre. Je refusai d'abord cette offre, quelque avantageuse qu'elle fût, parce que j'avais quelque répugnance à former des liaisons avec les grands, et parce que je craignais que la politesse et la gaieté des sociétés de Paris ne convinssent plus à un homme de mon âge et de mon caractère. Mais mylord Hertford ayant renouvelé ses instances, je m'y rendis ; et j'ai eu toutes sortes de raisons, soit d'agrément, soit d'intérêt, pour me féliciter de la liaison que j'ai contractée avec ce seigneur, et depuis, avec son frère, le général Conway.

Ceux qui n'ont jamais connu les étranges effets de la mode pourront difficilement concevoir l'accueil que je reçus à Paris des hommes et des femmes de tous les rangs et de tous les états. Plus je me dérobaux à leur excessive politesse, plus j'en étais accablé. On trouve cependant, en vivant à Paris, une satisfaction bien réelle dans la société d'un grand nombre de personnes spirituelles, instruites et polies, dont cette ville abonde plus qu'aucun lieu de l'univers. J'ai eu une fois l'idée de m'y établir pour le reste de ma vie.

Je fus nommé secrétaire d'ambassade dans l'été de 1765. Le lord Hertford ayant été fait vice-roi d'Irlande, il me laissa à Paris en qualité de chargé d'affaires, jusqu'à l'arrivée du duc de Richmond vers la fin de l'année. Au commencement de 1766, je quittai Paris, et l'été suivant, je vins à Édimbourg, résolu comme autrefois de m'ensevelir dans une retraite philosophique. J'y revenais, non plus riche que j'en étais parti, mais avec plus d'argent et un plus gros revenu que je devais à l'amitié du lord Hertford. J'eus le désir d'essayer ce que pouvait produire sur moi le superflu, après avoir éprouvé l'effet du nécessaire. Mais, en 1767, M. Conway m'offrit la place de son secrétaire d'État. Le caractère de ce ministre et mes relations avec mylord Hertford ne me permirent pas de refuser cette place. Je revins à Édimbourg en 1769, très opulent, car je possédais mille livres sterling de rente, en bonne santé, et quoique un peu appesanti par l'âge, espérant de jouir longtemps de mon aisance et de voir augmenter ma réputation.

Au printemps de 1775, je fus attaqué d'un mal d'entrailles qui, d'abord, ne me donna aucune inquiétude, mais qui, depuis, est devenu, à ce que je crois, mortel et incurable. Je compte maintenant sur une prochaine dissolution. Cette maladie a été accompagnée de très peu de douleur, et, ce qui est le plus étrange, je n'ai jamais senti, malgré le dépérissement de toute ma personne, un seul instant d'abattement de l'âme ; en sorte que s'il me fallait dire quel est le temps de ma vie où j'aimerais le mieux revenir, je serais tenté d'indiquer cette dernière période. Je n'ai jamais eu en effet plus d'ardeur pour l'étude ni plus de gaieté en société. Je considère d'ailleurs qu'un homme de soixante-cinq ans ne fait en mourant que se dérober à quelques années d'infirmités ; et, quoique plusieurs circonstances puissent me faire espérer de

voir ma réputation littéraire acquérir enfin un peu plus d'éclat, je sais que je n'aurais que peu d'années à en jouir. Il est difficile d'être plus détaché de la vie que je le suis à présent.

Je terminerai ceci en historien exact, par la peinture de mon caractère. Je suis, ou plutôt j'étais (car c'est le ton que je dois prendre en parlant de moi, et qui m'enhardit même à dire ce que je pense), j'étais, dis-je, un homme d'un caractère doux, maître de moi-même, d'une humeur ouverte, gaie et sociale, capable d'amitié, mais très peu susceptible de haine, et très modéré dans toutes mes passions. Le désir même de la renommée littéraire, qui a été ma passion dominante, n'a jamais aigri mon caractère, malgré les fréquents revers que j'ai éprouvés. Ma conversation n'était désagréable ni aux jeunes gens, ni aux oisifs, ni aux hommes studieux et instruits ; et comme je trouvais un plaisir particulier dans la société des femmes honnêtes, je n'ai pas eu lieu d'être mécontent de la manière dont j'en ai été traité. En un mot, quoiqu'il n'y ait guère eu d'hommes distingués en quelque genre que ce soit qui n'aient eu à se plaindre de la calomnie, je n'ai jamais senti l'atteinte de sa dent envenimée ; et quoique je me sois exposé assez légèrement à la rage des factions politiques et religieuses, elles ont paru se dépouiller en ma faveur de leur férocité ordinaire. Mes amis n'ont jamais eu besoin de justifier aucune circonstance de ma conduite ni de mon caractère. Ce n'est pas que les fanatiques n'eussent été disposés, comme on peut bien le croire, à fabriquer et à répandre des fables à mon désavantage, mais ils n'ont jamais pu en inventer une seule qui eût quelque apparence de probabilité. Je ne puis pas dire qu'il n'y ait point de vanité à faire ainsi ma propre oraison funèbre, mais j'espère que, du moins, on ne la trouvera pas hors de propos : c'est un point de fait qui va être bientôt éclairci et constaté.

Ce 18 avril 1776.

Traduit de l'anglais par Jean-Baptiste Antoine Suard (1777)

Atteint d'une tumeur intestinale, Hume s'éteignit quelques mois plus tard dans sa ville natale d'Édimbourg à l'âge de soixante-cinq ans.

¹- William Warburton (1698-1779), savant anglais et évêque de Gloucester, réputé pour la violence et le ton tranchant de ses critiques (N.d.E).

Repères bibliographiques

ÉDITIONS DES *ESSAIS*

- ★ *Essays and Treatises on several subjects*, London, printed for A. Millar, A. Kincaid and A. Donaldson, 1742.
- ★ *Essays moral, political and literary*, édition établie par E. F. Miller, Indianapolis, Liberty Fund, 1985.
- ★ *Essais moraux et politiques*, seconde édition, tome premier, traduction française anonyme, Amsterdam, J. H. Schneider, 1764.
- ★ *Dissertation sur les Passions, sur la Tragédie, sur la Règle du goût*, Amsterdam, J. H. Schneider, 1759.
- ★ *Essais et traités sur plusieurs sujets*, traduction française par Michel Malherbe, 4 volumes parus, Vrin, 1999, 2003, 2004 et 2009.
- ★ *Essais esthétiques*, traduction française par Renée Bouveresse, Flammarion, coll. « GF », 2000.
- ★ *Essais sur l'art et le goût*, traduction française par Michel Malherbe, Vrin, 2010.
- ★ *Essais sur le bonheur. Les Quatre Philosophes*, traduction anonyme du XVIII^e siècle, notes et postface par Christophe Salaün, Mille et une nuits, 2011.

★ OUVRAGES GÉNÉRAUX SUR **David Hume**

- ★ CLÉRO (Jean-Pierre) et SALTEL (Philippe), *Lectures de Hume*, Ellipses, 2009.
- ★ DELEUZE (Gilles), *Empirisme et subjectivité*, PUF, 2003.
- ★ MALHERBE Michel), *La Philosophie empiriste de David Hume*, Vrin, 2002.

Mille et une nuits propose des chefs-d'œuvre pour le temps
d'une attente, d'un voyage, d'une insomnie...

La Petite Collection (extrait du catalogue) 588. POLYEN, *L'Art du mensonge. Ruses diplomatiques et stratagèmes politiques*. 589. Alain, *L'Instituteur et le Sorbonagre. 50 propos sur l'école de la République*. 590. Josiah WARREN, *Commerce équitable*. 597. Henri ROORDA, *Le Pédagogue n'aime pas les enfants*. 598. Émile ZOLA, *Lettres à la jeunesse*. 599. Léon TOLSTOÏ, *Un musicien déchu*. 600. PLATON, *Euthyphron*. 601. ARISTOPHANE, *Ploutos, dieu du fric*. 602. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Deux lettres sur l'individu, la société et la vertu*. 603. Edgar Degas, « *Je veux regarder par le trou de la serrure* ». 604. Edmund BURKE, *Lettre à un membre de l'Assemblée nationale de France sur la Révolution française et Rousseau*. 605. Georges FEYDEAU, *L'Hôtel du Libre Échange*. 606. Jean GRAVE, *Ce que nous voulons et autres textes anarchistes*. 607. Hippolyte TAINÉ, *Xénophon, l'Anabase*. 608. Alfred DELVAU, *Henry Murger et la Bohème*. 609. David HUME, *La Règle du goût*. 610. Henri BERGSON, *Le Bon sens ou l'Esprit français*. 611. POLYEN, *Ruses de femmes*. 612. Henri ROORDA, *À prendre ou à laisser. Le programme de lecture du professeur d'optimisme*.

Pour chaque titre, le texte intégral, une postface,
la vie de l'auteur et une bibliographie.